

venu, mais qui possédaient depuis longtemps une civilisation propre. "La civilisation est quelque chose qui s'est développé organiquement" dit l'américaniste Walter Krickeberg dans son introduction à l'intéressant ouvrage de Kurt Peter Karfeld, "Cultures disparues, peuples vivants", paru en 1941. Et il poursuit: "Elle ne peut être expédiée par dessus l'Océan, avec des églises françaises et des palais vénitiens, défaits pierre à pierre et emballés dans des caisses, ni avec les tableaux des anciens maîtres, achetés sans discernement dans les salles de vente d'Europe. Elle ne se développe que sur le sol d'un peuple formé par l'union de nombreux destins communs. Cachés dans de paisibles agglomérations du Mexique et blottis dans les vallées des Andes de l'arrière-pays péruvien, les cathédrales et les cloîtres riches en trésors d'art, s'élevèrent au-dessus des "patios" ombragés des habitations hispano-mauresques. Plus que de nombreuses paroles et de bruyants discours ils témoignent de la force et de la vitalité de la civilisation espagnole en Amérique."

Je tiens à souligner tout spécialement que, si cette civilisation coloniale a pu être réalisée sans devenir un reflet schématique de la métropole, c'est à la population urbaine sud-américaine qu'en revient tout le mérite. C'est grâce à elle que dans ce continent l'idée de "peuple", au sens européen d'unité raciale, s'efface devant la tradition historique et la tâche presque sacrée d'explorer le pays, ce vaste pays si riche d'avenir, d'en découvrir les richesses matérielles et spirituelles et de les mettre au service de l'homme. C'est là une tâche humaniste au sens le plus vrai du mot. L'humanisme des XVI^{me} et XVII^{me} siècles a su accomplir cette tâche grâce à la faculté d'adaptation de son élite intellectuelle urbaine. Je ne doute pas que l'humanisme du XX^{me} siècle sache résoudre le même problème avec la même maîtrise.

Un peintre-ethnographe suisse chez les Sioux.

Rudolf Frédéric Kurz, alias "Oeil de Fer" (1818-1871).

par M. René NAVILLE (Genève).

Le regard du visiteur du Musée d'Ethnographie de Genève s'est peut-être plus d'une fois arrêté sur cette gravure ornant le mur du couloir d'entrée et qui représente des Indiens fuyant à dos de cheval devant un incendie des Prairies en Amérique. Si, poussé par la curiosité, il a cherché à connaître l'auteur de cette illustration, il aura pu lire dans un coin, inscrit en lettres minuscules, le nom de Kurz.

Or beaucoup ignorent que Kurz était suisse et originaire du canton de Berne. Le Musée Historique de cette ville possède de nombreuses oeuvres dues au pinceau et au crayon de cet artiste qui, de 1846 à 1852, passa six ans de sa vie avec les Compagnies de pelleteries et les Indiens du Moyen et du Haut Missouri.

Poussé par le goût de l'aventure et par un tempérament romantique, notre compatriote avait quitté en 1846 sa ville natale pour, sur les conseils d'Humboldt qu'il avait connu à Paris, gagner le Mexique. A Paris, il avait également reçu de précieux avis de

son ami, le lithographe suisse K. Bodmer qui, quelques années auparavant (en 1832), explora le Mississippi avec le Prince de Wied dont il illustra les œuvres.

L'état de guerre, toutefois, régnant à l'époque entre les Etats-Unis et le Mexique ne lui permit pas de réaliser ce projet. Parvenu à la Nouvelle Orléans, il se dirige tout d'abord sur Saint Louis d'où il gagne St. Joseph et la région du Haut Missouri où il entre en contact avec les indiens Jowas appartenant au groupe linguistique des Sioux. Ces superbes indigènes "qu'aucun blanc n'égale en grâce et en beauté" l'incitent à faire de nombreuses études de nu. Car ils vivent la plupart sans vêtements et "les personnes qui vivent à l'état de nudité adoptent d'autres poses que celles qui sont vêtues". C'est pourquoi il est venu en Amérique, afin d'y trouver des modèles se rapprochant le plus de la beauté pure et des formes de la vie antique. Il ébauche là une courte idylle avec une jeune indienne de cette tribu, qu'il avait choisie pour modèle. "Un soir, écrit-il dans son carnet de route, je restais seul avec elle dans la forêt, écoutant les jeunes gens enamorés cherchant à séduire leurs belles au son de la flûte ou en sifflant dans la paume de leurs mains. La lune ne m'avait jamais paru si belle, les arbres si gigantesques et la vie si romantique. Longtemps je restais assis sur un tronc d'arbre auprès de Niukogra, ma gracieuse compagne, cependant que la lune se reflétait devant moi dans les eaux du Missouri et près de moi dans ses grands yeux humides et langoureux. Je lui posais beaucoup de questions mais n'en transcrivis aucune. Ce n'est que tard dans la nuit que nous rejoignîmes notre tente."

Il se fiance ensuite avec une autre jeune indienne qui disparaît un beau jour en emportant tous ses bagages.

Tout en faisant des croquis et en se livrant au trafic des chevaux pour gagner son existence, il joint ensuite Fort Berthold. En cours de route, il rencontre beaucoup d'indiens Omahas dont il reproduit les costumes, les moeurs et les danses. A Fort Berthold, il vit parmi les indiens Mandans et, assis sur le toit d'une hutte, assiste, en utilisant une longue-vue, à l'enterrement de son ami le Boeuf Courte Queue tué par les Sioux et dont le cadavre, selon la coutume, est livré aux oiseaux de proie sur une haute plateforme de bois. Après avoir mis au point un vocabulaire Mandan (600 mots), il décrit l'habillement des jeunes squaws Herantsa (gros ventres) composé d'une tunique de peau de daim ornée de dents d'élans et les magnifiques parures des chefs Herantsa avec leurs tatouages.

Des indiennes viennent s'offrir à lui comme épouses. Un jour l'une d'elles lui vole son crayon pour se venger de sa froideur. Perte irréparable !

Mais une épidémie de choléra s'étant abattue sur les indigènes, ceux-ci accusent Kurz de leur avoir jeté un mauvais sort avec ses dessins et ses croquis. Car reproduire les traits d'un indien, n'est-ce pas voler son âme et partant le livrer aux pires maladies ?

Voici donc notre voyageur obligé de peindre en cachette en restant dissimulé derrière sa fenêtre.

Des villages atteints par l'épidémie se vident peu à peu. Un jour, il rencontre de jeunes indiens qui, pour s'accoutumer à la douleur, se promènent avec des loups retenus par une corde fixée par un crochet aux muscles de leur dos.

Il passe de longues heures à méditer sur les moyens les meilleurs d'arriver à exprimer la beauté pure du corps humain. Seul le contact avec la vie primitive, le spectacle d'êtres vivants dans la nature, le rejet de toute idée préconçue et scholastique doivent, selon lui, permettre d'atteindre ce but.

En route pour Fort Union, il rencontre dans la Prairie des indiens suspects. Des Sioux ? Son cheval s'emballe, faisant choir tout son attirail de peinture, et notre Bernois se retrouve à terre, ayant perdu ses lunettes, cherchant fébrilement ses compas, ses pinceaux et ses couleurs sans se préoccuper autrement du danger qui le guette.

Il note ensuite que chez les Sioux les filles sont étroitement surveillées. Toutefois, comme, à l'instar des Spartiates, les jeunes gens bravant cette surveillance peuvent chercher à les conquérir la nuit venue, elles ne se couchent qu'enveloppées et ficelées dans de multiples couvertures. Les Sioux ont d'ailleurs de nombreuses épouses qu'ils utilisent non pour leur plaisir mais pour le travail. Celui qui épouse l'aînée d'une famille peut disposer de toutes ses soeurs cadettes, ce qui a l'avantage d'éliminer les sentiments de jalousie entre elles.

Un jour il assiste à une chasse aux buffles qui, pris au piège dans un enclos, sont abattus cependant que les femmes se plongent dans leurs entrailles ouvertes, s'abreuvant de leur sang et dévorant leur foie cru. Voici les jeux où excellent les indiens, auxquels ils s'adonnent pour s'exciter, sans jamais tricher ni jurer, au contraire de ce que l'on voit dans ce que "l'on appelle le monde civilisé". Les Sioux se livrent souvent à des festins aux sons des tambours. Ils ne mangent pas la chair humaine comme les Aztèques. Tout au plus se contentent-ils, après un combat et emportés par la colère, de mordre dans la chair des ennemis qu'ils ont tués.

Tout en faisant des études sur les animaux qu'il rencontre, en prenant des notes sur la musique indienne et en se livrant à de longues dissertations sur le problème du mal et le libre arbitre, Kurz poursuit sa route dans un paysage de plus en plus hivernal, car on est au mois de novembre.

Il entre en contact avec des Crees, des Crows, des Assiniboins qui, à cause des lunettes qu'il porte, l'appellent "Quatre Yeux"; les Herantsa pour la même raison l'ont dénommé "Yeux de Fer". Les uns et les autres pensent que c'est à cause de ses lunettes qu'il peut reproduire et peindre leurs traits.

La neige recouvre maintenant la Prairie qui s'étend à perte de vue. "Elle apparaît tantôt grise, tantôt dorée ou rose. Et sur ces surfaces brillantes, les tentes multicolores avec leurs trophées composés de scalpes, de barbes de buffles, d'étoffes rouges, jettent des taches bigarrées. Ça et là, on aperçoit des hommes flânant d'un air majestueux, des enfants absorbés dans leurs jeux, des jeunes filles portant de l'eau, des femmes charriant du bois ou grattant des peaux, des chevaux prêts à être montés, des chiens à l'affût d'une pitance. Ces silhouettes sombres se détachent, spectrales, sur la neige étincelante puis disparaissent soudain, absorbées par la fumée ou le brouillard. On ne perçoit aucun bruit de dispute, aucun gros mot; on entend seulement le roulement continu des tambours, le hurlement des chiens, le hennissement des chevaux

et des appels lointains. Pas de disputes mais aussi point de chants ou de yodel. Seul résonne le martellement monotone du tam-tam et la musique des charlatans... aucun chant inspiré par la gaieté.

La plus grande joie de l'indien quand il est chez lui c'est de pouvoir banqueter; le tabac est son passe-temps favori et la danse sa griserie."

Janvier 1852. Le froid se fait de plus en plus vif. Un des compagnons de Kurz risque de mourir atteint d'une tumeur, ce qui peut rendre sa situation périlleuse, les indiens rendant ses descendants responsables de tous leurs maux. Le fait que Bodmer l'a précédé quelques années plus tôt dans la région n'est pas pour faciliter les choses. Pour passer le temps, entre deux études d'églans, Kurz se livre à de longues dissertations qu'il note dans son carnet de route. "L'humanité, écrit-il, n'a qu'une chose à redouter, c'est que grâce aux découvertes de l'homme, l'équilibre de la terre ne soit rompu en entraînant la destruction de notre planète".

La religion catholique lui paraît plus adaptée que le protestantisme aux moeurs des indiens. Ceux-ci toutefois ont été arrêtés dans leur évolution normale par les missionnaires et la colonisation qui fut pour eux une calamité. Il émet des doutes, d'autre part, sur la validité des théories ologénistes qui font descendre les hommes d'un ancêtre commun comme le veut la Bible. "Les Indiens des Prairies, d'une couleur de peau si distincte, ne sauraient avoir de relations, même lointaines, avec les Malais, les Caucasiens ou les Sémites. De même qu'il y a des plantes ou des animaux issus du sol américain, les Indigènes en Amérique si divers selon la latitude sous laquelle ils vivent, descendent sans doute d'un Homo Americanus dont on découvrira peut-être un jour les restes fossiles. Ne trouve-t-on pas d'ailleurs des singes en Amérique ! Toutes les analogies sur lesquelles on a voulu établir l'origine étrangère de l'indien ne reposent sur aucune base sérieuse et se heurtent à de fortes objections". Polygéniste convaincu, Kurz partage sur beaucoup de points les idées de son compatriote Engel dont il avait sûrement consulté les ouvrages à la Stadtbibliothek de Berne.

Mais les semaines ont passé et avec le mois de février le temps s'est radouci, cependant que partout la neige s'est mise à fondre. Dans sa tente, notre artiste bernois donne des leçons de dessin à un Sioux qui n'arrive pas à comprendre qu'un homme à cheval puisse être représenté avec une jambe seulement, l'autre restant cachée. Il juge de ce fait sévèrement les esquisses de son maître. Le vent du nord qui s'est levé ébranle nuit et jour les tentes qui, à chaque instant, risquent d'être emportées. Les flots du Missouri, chargés de glaçons et grossis par les crues, débordent, inondent les plaines et au milieu de la nuit risquent d'emporter le campement de Kurz qui n'a que le temps de sauver son matériel.

Puis, avec avril, les eaux ont repris leur niveau normal. Sous l'action du soleil, la neige laisse entrevoir des taches de gazon vert s'élargissant chaque jour. Des blocs de glace charriés par les hautes eaux brillent de ci de là dans les herbes humides.

Malade, Kurz songe au retour. Il voudrait rester en Amérique et vivre du produit de ses oeuvres. Mais ce projet se révèle irréalisable et il lui reste juste de quoi payer son passage. Il emporte avec lui toute une collection ethnographique et quelques esquisses. Son volumineux carnet de route serré dans un portefeuille.

le de peau jauni contient en outre de précieuses notes sur la vie des indiens, un vocabulaire Mandan, Iowa, Herantsa et Assiniboin ainsi que des légendes et des mythes recueillis au hasard des chemins et qu'utilisera son compatriote Gatschet, l'éminent philologue et mythologue bernois.

Et cependant que s'estompe au loin les rives du Nouveau Monde, il regrette de ne pas y être resté pour y finir ses jours, heureux, dans une ferme avec de nombreux troupeaux. "Mais le Suisse n'a pas le don qu'ont les Américains de pouvoir se fixer n'importe où dans le monde et quand les choses vont mal il est aussitôt pris de nostalgie et rêve au bon vieux temps. Un colon doit rompre les ponts derrière lui, se couper toutes possibilités de retour... et cela n'est pas dans la nature du Suisse".

Le voici parvenu au Havre. Ce jour-là, le 24 septembre 1852, il termine son journal sur cette réflexion désenchantée: "Berne... et y gagner ma vie maintenant comme artiste ! Hélas... quelle perspective !"

A Berne, Kurz cherchera en vain à intéresser le public suisse à ses œuvres. Mais les amateurs sont rares et n'ayant trouvé aucun éditeur, il ne lui reste plus comme toute ressource que d'occuper le poste de professeur de dessin dans une école bernoise. Telle sera son existence pendant vingt ans.

De temps en temps, il correspond avec Monsieur Murray, ancien ministre d'Angleterre à Berne, auteur d'un roman "l'Oiseau des Prairies", qui connaît les régions qu'il a parcourues et apprécie ses tableaux.

Puis, le soir venu, après avoir arpenté les Arcades, il contemple les eaux sombres de l'Aar en évoquant peut-être l'image lointaine du Missouri, celle de Niukogra sa gracieuse compagne, de ses amis, le Tout Piqué, Ours Fou, Quatre Rivières et Queue Rouge... tout en rêvant au temps heureux où lui-même s'appelait non pas Herr Professor Kurz mais simplement... Oeil de fer.

- Bibliographie: Dr.E.Kurz - Aus dem Tagebuch des Malers Fr.Kurz. Berne.
- J.N.Hevvitt and Myrtis Jarell - Journal of Rudolf Friedrich Kurz (Smithsonian Institution, Bulletin 115).
- Bushnell - Fritz Kurz Artist Explorer. An.Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1927.
- Fr. Kurz - Unter den Indianern. Schweizer Jugendbücher. Zürich.
